Saïda... blèdi (Suite et fin)

Comment ne pas citer les sociétés d'après-guerre : A. Comb, Médaillés militaires, Croix de guerre ou d'entraide, "Les Cheminots", l'Entraide israélite, les Dames de charité, les Femmes d'Algérie auxquelles on peut lier les noms de Jacques Abécassis, Justin Sabaton, Bourette, Serfaty, Allène, Lascar, Baylé, Meissonnier qui en furent les présidents ou les animateurs, et bien sûr la Croix-Rouge, dont le bal annuel était l'événement de l'année et qu'animèrent ma femme, qui en fut la présidente, mais encore ses amies Mémé Second, Colette Sabaton, MM. Favier, Verdier et l'efficace Marcel Favier.

Il me faut parler des fêtes de Saïda et de Nazereg. Nazereg, c'était la fête au village et le bal aux lampions. Nous ne l'aurions pas manquée pour un boulet de canon. Saïda, c'était autre chose. Elle avait lieu le premier dimanche de septembre. Dans mon enfance, c'était quatre baraques de bonbons et de "toraïcos" éclairées par des lampes de carbure et on dansait aux sons du petit orchestre de la Légion. Elle évolua, bien sûr pour se terminer, les dernières années, dans une apothéose de lumière, de couleurs, de feux d'artifices, de baraques foraines étincelantes et le grand bal sur la place avec deux orchestres venus d'Oran ou d'Alger.

C'était l'événement de la fin de l'été. C'était la fête de toute la région.

Et puis des clubs de détente et de loisirs. Deux clubs de boules chers à notre adjoint et ami Pierre Pauloin, une société de chasse importante dont furent les animateurs et plus souvent les défenseurs Pierre Pauloin, encore, et M. Grillot, deux clubs de tennis assidûment fréquentés et dont Jean Carrafang, Etienne Canal et Jean Bacquey furent les joueurs les plus en vue, et deux cercles, le cercle amical que présida toujours M. Charles Canal, un homme courtois, dévoué, de bon conseil, apprécié et aimé de tous, qui vient de nous quitter le mois dernier à l'âge de 98 ans. Il vivait à Marseille dans la famille de son fils Etienne. C'était le cercle des jeunes. Et puis le cercle civil, un monument de la vie saïdienne, ouvert d'office aux officiers et fonctionnaires dont le dernier président fut mon frère Paul Baylé, où nous venions entre amis oublier nos soucis et nos peines, où se nouèrent des amitiés irréversibles, où tout était permis, hormis la vulgarité, où ses traditions d'hospitalité, de courtoisie, de tenue aussi furent toujours respectées et dont Michel Pentin, aujourd'hui à l'O.R.T.F. à Lille, écrivit qu'il n'en avait jamais retrouvé l'esprit, nulle part ailleurs.

Il fallait donner à la jeuneses les moyens d'exprimer son enthousiasme, ses qualités physiques, son talent, ses vertus et sa joie de vivre. Ils les trouvèrent avec la "Patriote Saïdienne", une société de gymnastique qui connut une notoriété certaine quand M. Vivès en était l'animateur. Une piscine olympique très belle, dotée de tous les perfectionnements les plus modernes dont l'ingénieur-architecte fut André Sabaton, le maître d'œuvre la municipalité Traverse, les constructeurs nos amis Genolini, sur un terrain, donné une fois de plus par notre ancien maire Joseph Vidal, dont elle portait le nom. Et puis, bien entendu, deux clubs de football : le Mouloudia, de création récente, qui poursuit aujourd'hui encore une belle carrière, et le G.C.S., notre vieux Gaieté au maillot blanc, club de toute une ville, soutenu par toute une région, qui accéda quatre fois aux quarts de finale de la Coupe d'A.T.A.

Il fut marqué dans son style et sa manière par des éducateurs et des joueurs de très grande classe, issus de la Légion. Ils s'appelaient Schmitt, le capitaine Picard, Altmann, Hess, Albrecht, Terol, authentiques vedettes dans leur pays. Groupe d'amis au départ, il fut animé ensuite par M. Magnon père et M. Blesson. Plus tard, le Dr Feriot en fut le président, moi-même après lui. Mais il fut surtout animé par mes frères Tony et Paul, Michel Hermosilla, Sultan, Robert Lopez, André Sabaton, Lucien Cazès, Pierre Dufour, Boukhatem, et tant d'autres anonymes qui lui apportèrent leur dévouement et leur soutien. En fait, il était le club de tous. Il nous donna des joies et des peines, aussi précieuses aujourd'hui les unes que les autres, et toujours des émotions. Il nous donna aussi des joueurs de grand talent. Ernest Liberati, 23 fois international, Maurice Weber, capitaine du R.C. Strasbourg et de l'équipe de France militaire, André Sabaton, international universitaire, Tallayrach que seule une blessure empêcha d'être international, Lulu Magnon et Vincent Galan, Riu qui firent les beaux jours de Cannes et d'Antibes, plus près de nous Jean Coste et Coco Bourgeon, Michel Agnado, Corredor, les Barnier, Rocca, Gomez, au cœur gros comme ça, Leber, Baeza, Marquès, Castellano, tué en Indochine, Hamidat, les efficaces Nicolas René et Jo Guindos, Ben Altel, Camara, Joseph Martinez, Michel Hernandez, Djelloul, Aimé Benamour, Diez, Jean-Pierre Alba, Zozo Lopez, Saïd Amari, André Sanchez, Dahmani, et bien entendu celui qui n'avait rien appris et qui savait tout faire, la classe à l'état pur, notre petit Bacoco, aujourd'hui disparu.

Physiquement et moralement, notre jeunesse était belle. Issue d'un mélange de races nordiques et méditerranéennes, elle avait souvent les yeux et le teint clairs de leur ascendance alsacienne ou allemande, mais aussi de son origine méditerranéenne la finesse des traits et cette façon d'être qu'on appelle le charme. Elle était belle et voilà tout.

Pour moi, ce qui caractérise le Saïdien-type, c'est son sens de la mesure. Il est équilibré dans son comportement et dans ses manières. Les difficultés de la vie quotidienne, dans un climat rude et une nature capricieuse, lui ont appris la sagesse, la modestie, la tolérance. Il a du paysan la solidité, le bon sens, du montagnard la rudesse et le courage. Il a un esprit de solidarité certain, acquis sans doute au contact des difficultés journalières. Il est fidèle à ses amitiés et à ses rancunes. Il est enthousiaste sans exubérance ; il a le respect du travail et des valeurs essentielles. Il est profondément attaché à son pays, au point de devenir quelquefois chauvin. Il est atteint de saïdite. Ceci explique sans doute que notre ville ait pu traverser des périodes difficiles sans heurts majeurs ni divisions définitives. Nous vivions libres sur la terre où nous étions nés et nous étions heureux, ou du moins nous l'avions été !

Souvenez-vous ! La France avait perdu l'Indochine. La Tunisie et le Maroc avaient obtenu leur indépendance. Le 1er novembre 1954, un instituteur, M. Monerot, et le caïd Hadj Sadok étaient assassinés dans l'Aurès. L'Algérie entrait en rébellion. Personne ne voulait y croire. Nous répétions que l'Algérie n'était ni la Tunisie ni le Maroc, que nous étions départements français, que nous faisions partie intégrante du territoire national et que nous serions défendus comme l'Alsace-Lorraine. Et pour confirmer nos certitudes, le 7 novembre 1954, M. Mitterrand, ministre de l'Intérieur, déclarait dans une allocution radiodiffusée : « L'Algérie c'est la France, et la France ne reconnaîtra pas chez elle d'autre autorité que la sienne ». Le Président du Conseil lui-même, M. Mendès-France, déclarait à la tribune de l'Assemblée nationale, le 12-11-1954 : « Les départements algériens font partie de la République. Ils sont français depuis longtemps. Jamais la France, jamais son Parlement, jamais aucun gouvernement ne cédera sur ce principe fondamental ». Conformément à ces déclarations, le gouvernement Guy Mollet qui avait succédé à celui de M. Mendès-France passa aux actes et envoya en Algérie deux classes rappelées du contingent. Comment dès lors douter de la volonté et de la détermination du gouvernement de défendre notre pays.

Souvenez-vous ! La rébellion s'était étendue à tout le pays ou presque et Saïda restait un coin tranquille, privilégié. Et, de fait, rien ne se passe jusqu'au 26 décembre 1956. Ce jour-là, M. de Lussy, un jeune officier des Eaux et Forêts, récemment arrivé de métropole, était assassiné à Tifrit. Nous entrions, et pour deux longues années, dans la période la plus noire de notre vie. Les rebelles avaient envahi la région et y régnaient en maîtres. Attentats, incendies de fermes, massacres se multipliaient, pylônes électriques sciés, poteaux téléphoniques coupés, grenades dans les cafés et les lieux publics de la ville, personnes attaquées au couteau, communications avec l'extérieur coupées, déplacements impossibles sans escorte militaire, Saïda en état de siège, derrière son réseau de fils de fer barbelés, était devenue la ville la plus sanglante d'Algérie. Souvenez-vous ! Mme Pierre Ortéga blessée et tuée Mlle Herrera par un commando en auto, à 5 heures du soir, devant l'épicerie Hassan. Blessés aussi Goetz, brigadier de police, et Mme Martinez, employée de mairie. Souvenez-vous ! L'orches-

tre de la Légion terminait un concert sur la place par l'exécution de la "Marche Consulaire" quand éclata en pleine ville une fusillade invraisemblable. Et pourtant personne ne broncha jusqu'à la fin du concert. Cinq rebelles s'étaient infiltrés en ville et tiraient sur n'importe quoi. Une section de légionnaires, la police et des civils les poursuivirent. Quatre d'entre eux furent tués. Malheureusement, Jeannot Hernandez, un jeune brigadier de police, et un jeune légionnaire payèrent leur courage de leur vie. On découvrit le lendemain leur cache. C'était "Dar Diaf", la villa de la Commune mixte, sur la route d'Aïn-el-Hadjar, à 800 m de la ville. Tout cela se raconte maintenant en quatre lignes et les mots reviennent toujours les mêmes, tués, assassinés, enlevés, mais il faut l'avoir vécu pour comprendre. Mme Karsenty fut tuée derrière sa fenêtre, André Gerlier, un jeune cousin instituteur, qui habitait rue du 4-Septembre, au premier étage d'un immeuble, fut réveillé par une balle de mitrailleuse lourde qui pénétra dans le mur juste au-dessus de sa tête, Mme Cheraqui Sadia fut égorgée un matin dans son appartement, Schwock tué en pleine ville, Navarro sur la route du cimetière, Ensallem mon voisin, poignardé dans ma rue, devant ma maison, le caïd Ghazi, notre ami Ghazi, assasiné d'une balle dans la tête à midi. La liste s'allongeait lugubrement. Tout cela devenait intolérable. Souvenez-vous ! Hors la ville, Cabana Diego, tué en opération, Segura, M. et Mme Favier à Doui-Tabet, de Rubia à Nazereg, Chambon à Franchetti, Jean Cabar du G.C.S. à Nezereg ainsi qu'Albert Bremond et Lucien Traverse, notre pauvre Lucien, et encore Marcel Garriques à Fenouane, Alfred Garcia à Taoudmout, le caïd Boudria dans sa ferme, les deux enfants de notre ami Serrano dans la côte de Dublineau, et encore et toujours, enlevés et disparus à tout jamais, M. Cuchet, un jeune ingénieur des Ponts et Chaussées, avec ses collaborateurs, Sanchez un chef de chantier et Vincent Blanquer, un ami de mon fils dont l'épouse habite aujourd'hui Sarlat, et aussi Blas Herrera et Diaz Eugène et encore le caïd Boulenouar assassiné en mission aux Hassasnas et dont André Netwiller, administrateur adjoint de la Commune mixte, alla chercher le corps, plus par estime et amitié que par devoir, au péril, je dis bien au péril de sa vie.

Mais allez arrêter André Netwiller et son ami le capitaine de gendarmerie Pujol dont le courage et la dignité furent un exemple pour tous. Le caïd Amar Benhalima fut tué à Paris au cours d'un voyage, et Hamidat M'Hamed, à Mostaganem où il venait d'être nommé sous-préfet. Et ne pensez surtout pas que les musulmans aient été épargnés. Souvenez-vous ! Dans les quartiers musulmans de Doui-Thabet et de Hamarous, on trouvait des hommes égorgés tous les jours ou presque, cependant que les fellahs de la région se repliaient en ville où ils étaient, disaient-ils, plus en sécurité. Souvenez-vous du massacre des musulmans de Wagram. Il n'eut d'égal que celui de Melouza. Ils payaient cher leur fidélité. Aussi longtemps que je vivrai, je me souviendrai du du mois d'avril 1957. Ce mois-là, il ne se passa pas de jour qui ne fût marqué d'un deuil nouveau ou d'une cérémonie funèbre. Ma conscience se révolte et mon cœur se soulève au souvenir des mutilations, des atrocités et des actes de sauvagerie dont furent victimes mes concitoyens et les jeunes soldats du contingent qui tombèrent entre les mains des rebelles. Car les militaires subirent aussi des pertes et personnellement, j'ai déploré la mort du capitaine de Lassayette, installé dans ma propriété de Bou-Rached et qui fut tué au combat à Bentrif. De Lassayette faisait partie de l'équipe de France de concours hippique. Et la liste s'allongeait chaque jour douloureuse...

Et pourtant, l'arrivée du 129e régiment d'Infanterie remplacé bientôt par le 8e R.I.M., et qui s'était installé dans les fermes de la région avait freiné l'élan de la rébellion. Mais ces jeunes troupes de pacification n'étaient pas, au début, opérationnelles. Elles le devinrent et magnifiquement. Au contact des régiments de tirailleurs, de la Légion et de parachutistes venus nettoyer la région, elles s'aguerrirent et se battirent avec courage. Tout allait déjà mieux. Bigeard arriva enfin, et avec les troupes placées sous ses ordres, et deux commandos musulmans formés d'éléments invraisemblables et commandées par le capitaine Georges, l'espoir allait changer de camp. Saïda fut débarrassée de ses barbelés, les rebelles traqués, battus à leurs propres méthodes, cédèrent et disparurent. A l'automne 1958, l'ordre était rétabli. Nous sortions d'une longue nuit, nous refaisions surface.

La suite, vous la connaissez. Je n'ai pas la prétention de faire œuvre d'historien. Je veux seulement parler de ma ville, de mes concitoyens, de mes amis, de leurs réactions aux événements qui suivirent, de leurs espoirs déçus, de leurs peines, de leur courage aussi, et de leur dignité quand tout fut irrémédiable.

Souvenez-vous ! Sollicité par la Quatrième République en détresse, réclamé par l'armée, le Parlement, la nation, le général de Gaulle allait être porté au pouvoir. La réticence à son égard des milieux politiques métropolitains allait être balayée quand, paraissant au balcon du Gouvernement général et lançant le célèbre : « Je vous ai compris », cent mille Français l'acclamèrent. C'était un plébiscite. Il fit naître au cœur de tous un immense courant d'espérance. Nous allions être enfin gouvernés et défendus. Pour la première fois depuis longtemps, dans Alger, les jeunes musulmans manifestant dans les rues acquiescaient à son retour et cautionnaient sa politique. C'était important. D'un bout à l'autre de l'Algérie, les marques de fidélité et d'attachement à la France se multipliaient. Les premières déclarations consolidaient notre espérance. Et pourtant tout cela ne dura pas. Au fil des mois et des ans, aux déclarations du début : « La France, française de Dunkerque à Tamanrasset », du « Pour qui prenez-vous de Gaulle », du drapeau français flottant sur Alger, ses couteaux aux vestiaires, allaient succéder dans une graduation délibérée, des déclarations plus nuancées. De l'appel aux rebelles, on en arriva « à la paix des braves, et à l'autodétermination dans la solution la plus française ».

Le processus de désengagement était en marche et l'indépendance était en vue. Le 18 mars 1962 furent signés les accords d'Evian.

Si à Paris on avait envisagé que l'Algérie accablée et abattue allait subir cette politique sans réaction, on se trompait grossièrement. A l'espérance folle qu'avaient suscitées les premières déclarations allait succéder une déception infiniment profonde. L'Algérie était K.O. debout. Elle allait réagir, elle allait réagir violemment. L'armée avait basculé, elle n'était pas contre nous, mais plus avec nous. La rébellion devenait urbaine. Alger d'abord, Oran ensuite connurent des jours sanglants et sombres. L'explosion de colère fut à la mesure de la déception ressentie, et d'elles naquirent tous les mouvements d'autodéfense dont on peut aujourd'hui à froid, condamner les excès, mais qui permirent à l'époque d'éviter le pire. A Saïda, comme ailleurs, la décision de partir fut prise au lendemain de la signature des accords d'Evian, et l'exode commença, mais pas dans la débandade, pagaille et la peur au ventre. J'ai déjà parlé des qualités morales des hommes et des femmes de mon pays. Jamais elles ne se manifestèrent mieux qu'à ce moment-là. Ils partirent parce qu'ils avaient décidé de le faire. Ils n'avaient pas de haine dans le cœur, ils ne craignaient pas d'éventuelles représailles, mais la peine, amère comme le fiel, d'abandonner leur pays et tout ce qui avait été leur vie, coulait dans leur sang. Mais ils ne voulaient pas être humiliés ou méprisés. Il n'y a rien de plus triste, je crois, que la mort d'une ville. Nous avons vécu la mort de la nôtre.

Souvenez-vous ! Les plus réalistes vendaient leurs meubles, et n'emportaient que leur linge. Quatre ou cinq valises. D'autres ne voulaient rien laisser de ce qui avait fait partie de leur vie quotidienne. Ils emportaient tout, le chat, la cage du chardonneret ou de la calandre (1). C'était la période des cadres qu'on expédiait à sa propre adresse, quai de Sète, Marseille ou Rouen. Et après une dernière visite au cimetière on partait sans tourner la tête. Les difficultés commencèrent aux ports et aéroports d'embarquement. Malgré la multiplication des moyens de transports aériens et maritimes, malgré la participation de la Marine nationale, rien ne suffisait. Il fallait attendre son tour. Une attente longue, inhumaine, intolérable. Dans un bric-à-brac indescriptible de paniers, de cages, de ballots, assises sur leurs valises, leurs gosses traumatisés pleurant sur leurs genoux, en plein soleil de juin, les mères de famille attendaient leur tour de départ, tributaires, bien sûr, des "charognards" de tous les exodes et de tous les malheurs. Cela aurait pu être comique, c'était poignant !

Et pourtant, nous n'avions pas touché le fond. Nous allions connaître pire moralement. Pour expliquer, justifier et faire admettre une politique, qui n'avait su ni prévoir, ni imposer, ni défendre et débouchait sur un abandon sans honneur, pour apaiser les troubles de conscience d'une France qui ne comprenait plus et s'interrogeait : il fallait chercher des responsables. Ils furent vite trouvés. L'intelligentsia, la presse, la radio, la télévision, les groupes de pression, à quelques exceptions près, établirent notre responsabilité, dénoncèrent notre culpabilité, firent de nous le bouc émissaire de toutes les erreurs, nous clouèrent au pilori, nous humilièrent et nous couvrirent d'opprobres. Nous étions devenus "ces gens-là", les mal aimés de la nation. La France, ce pays

(1) Emporter une calandre, c'était emporter un peu d'Algérie.

merveilleux des droits de l'homme, cette terre d'asile de tous les réfugiés du monde, allait pour la première fois de son histoire peut-être manquer de générosité. Elle nous accueillit à contre-cœur. Et pourtant si beaucoup de Français nous témoignèrent de l'indifférence et une hostilité évidente, beaucoup d'autres nous reçurent avec sympathie et avec amitié. Ils ne savaient pas que la politique algérienne se faisait à Paris, et que nous en étions les seules victimes.

L'Histoire de l'Algérie reste encore à écrire, pas celle de l'Algérie de M. Courrières, mais celle toute simple de notre pays. Quand le temps de la passion, du parti pris, de la sottise, aura fait place au temps de la vérité, de l'impartialité, et de l'Histoire, on mesurera l'étendue de l'injustice, de la bêtise et quelquefois de la malveillance de certaines gens qui nous jugèrent.

Qu'importe d'ailleurs, nous étions là. Emportés par le vent, la bourrasque de l'Histoire, nous avions été dispersés, comme de la graine de pissenlit aux quatre coins de l'Hexagone. Mais notre solidarité demeure. Deux jeunes ménages de chez nous, Roger Pauloin et Lucien Knap, organisent tous les deux ans, dans le Var, un rassemblement de Saïdiens. Voilà deux ans, nous étions 250 venus des quatre coins du pays. Certains firent plus de mille kilomètres pour passer une journée ensemble. Ce fut une réussite. C'est cela Saïda. Cette année nous serons 500.

Et maintenant, il faut conclure. « Que sont devenus mes amis ? » Beaucoup, hélas ! sont morts. Ce petit article est dédié à leur mémoire. Je vais dans la vie, entouré des ombres familières, de mes parents, de mes frères, de ma famille, de mes amis disparus. Je pense à eux avec regret, mais sans tristesse. La mort, la vie ça nous connaît et « nul ne sait l'heure ni la minute » essayant seulement d'être fidèle, et de répondre par mes actes à l'idée qu'ils s'étaient faite de moi.

Je voudrais, pour terminer, dire tout simplement aux jeunes de mon pays : « La vie est le premier don de Dieu, et la vivre un acte de foi ! Vous êtes une jeunesse saine, merveilleuse, drue et rude comme les blés de nos Hauts-Plateaux. S'il vous arrive quelquefois d'être des contestataires, tant mieux, ne soyez jamais des drogués, des impuissants ou des ratés. Vous êtes les descendants de trois ou quatre générations de pionniers qui ont fécondé notre terre de leur sueur et de leur sang, qui ont souffert sans se plaindre et plié sans renoncer. Vous êtes de cette race-là, je le sais. Vous n'avez à rougir de rien ni de personne. Le passé disparaît chaque jour, le présent est assuré et l'Avenir c'est vous. Malgré une intégration souhaitable et inéluctable, quoi que vous fassiez, où que vous soyez, travaillez, accrochez-vous, restez fidèles à vos traditions et à votre pays. Ne vous laissez jamais envahir par le doute ou le désespoir. Restez solidaires. Il y aura toujours un Saïdien près de vous que vous pouvez secourir ou qui peut vous aider. Votre réussite et vos succès auront pour nous le goût de miel de la revanche et de la dignité retrouvée.

Et comme nous, à qui l'Algérie colle à la peau comme le tissu conjonctif colle à l'os, gardez précieusement au fond de votre cœur et de votre mémoire cette petite étoile merveilleuse : le souvenir lumineux de notre beau pays perdu.

Francis BAYLÉ.